

# Introduction

*Joanie CAYOUILLE-REMBLIÈRE, Bertrand GEAY et Patrick LEHINGUE*

Saisir les phénomènes sociaux en train de se construire sans les reconstruire rétrospectivement est l'un des grands objectifs des sciences sociales, sans doute partiellement illusoire, mais toujours très actuel. Ainsi, pour analyser les comportements d'un homme ou d'une femme d'aujourd'hui, l'intégration de la durée donne la possibilité de reconstituer non seulement la dynamique d'ensemble de son parcours mais aussi, de manière aussi systématique que possible, les différentes expériences qu'il ou elle a traversées, et toutes ces micro-différences qui font la singularité de tout être social. De la même manière, pour comprendre comment se transforme un groupe social ou une population, il conviendrait d'établir ce qui l'affecte d'un moment à l'autre de son histoire, de révéler l'empreinte laissée par le fonctionnement des institutions, par l'évolution des rapports sociaux ou par des événements singuliers. Dès lors, le chercheur doit être sûr de disposer des bonnes méthodes, pour parvenir à enregistrer et à analyser le social dans la durée.

## Intégrer le temps comme variable privilégiée

En 1966, H. Becker écrivait que « les sociologues aiment parler de fonctionnement, de processus, etc., mais [que] leurs méthodes les empêchent, en général, de saisir concrètement les processus dont ils parlent si abondamment<sup>1</sup> ». Près de cinquante ans plus tard, les techniques permettant de saisir les processus *in itinere*, que l'on a pris pour habitude de qualifier de longitudinales<sup>2</sup>, se sont développées. Sociologues, politistes et historiens utilisent différentes modalités de collecte d'informations (analyse ethnographique de longue durée, questionnaires et/ou entretiens rétrospectifs ou répétés, récits de vie, suivis de cohortes, etc.) et surtout diverses méthodes de traitement de ces « données » (*event history analysis*, analyse de séquences, modèles semi paramétriques à risques proportionnels,

1. BECKER H. S., « Biographie et mosaïque scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, 1986 [1966], p. 108.

2. Parce que nous pensons qu'elles gagnent à être appréhendées ensemble, nous regroupons sous ce terme l'ensemble des techniques ayant vocation à saisir le social dans la durée. Pour autant, il faut rappeler que les matériaux rétrospectifs comme le sont les récits de vie n'appartiennent pas *stricto sensu* aux matériaux usuels des méthodes longitudinales. Cf. PASSERON J.-C., « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, vol. 31, n° 1, 1990, p. 3-22.

méthodes d'appariement optimal, etc.). Ce qui frappe aujourd'hui, c'est moins l'absence de méthodes ajustées à l'étude longitudinale des phénomènes que la diversité des techniques et la dispersion des lieux où elles sont débattues.

Ces méthodes de recueil et d'analyse longitudinales sont rarement discutées ensemble et sont au contraire souvent présentées comme constitutives de traditions de recherche opposées, avec d'un côté, la tradition de l'étude ethnographique, attentive aux contextes, aux singularités et aux interactions, de l'autre, la tradition de la sociologie quantitative à quoi on pourrait ajouter une tradition aux confins des sciences de la vie, où se croisent études démographiques et épidémiologiques et où ont souvent été mises au point les techniques statistiques les plus pointues.

Ces traditions ont indiscutablement donné naissance à des manières assez différentes de faire science. Leurs origines ne sont toutefois pas étrangères les unes aux autres. D'un côté, chez les sociologues qui adaptaient les méthodes des ethnologues au contexte des sociétés industrialisées, il s'agissait de comprendre les bouleversements des modes de vie et des formes d'intégration sociale, liés aux migrations et au renouvellement de la population des grands centres urbains au tout début du  $xx^e$  siècle. On cherchait à comprendre de l'intérieur, et en quelque sorte pas à pas, ce qui avait habité les individus pris dans ces phénomènes massifs de mobilité sociale et géographique et la façon dont ils habitaient à leur tour les nouveaux espaces où ils prenaient pied. De l'autre, chez les démographes et les épidémiologistes, il s'agissait de mesurer les aléas pesant sur la perpétuation et le renouvellement des populations, à partir de considérations portant aussi bien sur la santé, les conditions de vie, la natalité ou les migrations. Par la suite, les techniques mises au point par les uns et par les autres se sont largement diffusées et se sont confrontées au renouvellement des manières de penser et de faire les sciences sociales. Tout un ensemble d'usages existe donc aujourd'hui, selon les disciplines et les spécialités de recherche. On a souhaité dans cet ouvrage confronter les acquis de ces différentes manières de produire et d'utiliser les études longitudinales en sciences sociales, dans une perspective à la fois interdisciplinaire et inter-thématique.

Même si les représentations conceptuelles du temps et de ses effets peuvent varier, le point de vue longitudinal en sciences sociales est particulièrement utile pour l'analyse des phénomènes intrinsèquement associés à la durée, comme les processus de socialisation, d'intégration ou de mobilité sociale. Mettre au jour les dispositions originelles d'une série d'individus et la dynamique de leurs transformations d'âge en âge, analyser l'émergence progressive, tout au long de l'enfance et de l'adolescence, des comportements et des opinions de l'âge adulte, permettent de rompre avec les débats spéculatifs et souvent normatifs sur la transmission des aspirations et des conduites d'une génération à l'autre. Restituer les systèmes d'attentes, les conditions de perception d'un stigmate, les formes de mobilisation et de démobilitation qui ont jalonné une trajectoire permet de faire la part des mécanismes psychosociaux, des effets d'âge, de génération ou de contexte, ou encore des logiques d'engagement, de « pente » ou de « trace »

qui sont intervenues dans sa production. C'est donc fort logiquement que ces notions seront mises au travail tout au long de cet ouvrage.

En restituant plus finement les différentes dimensions et bifurcations des trajectoires des individus et des groupes sociaux, c'est aussi l'approche des politiques publiques qui se trouve modifiée. La part qui revient à telle mesure de soutien ou de sélection sociale, à telle modification des conditions d'accès à une formation ou un emploi, peut être rapportée au système des déterminants concrets des parcours, dans un contexte historique chaque fois appréhendé dans sa spécificité.

Mais les techniques longitudinales ne font pas que donner la possibilité d'une sorte de déploiement empirique de l'analyse sociohistorique. Elles contribuent à mettre en question certaines formes de simplisme théorique. Contre tout déterminisme mécanique, elles portent à s'attacher aux incertitudes ou aux aléas, aux opportunités et aux chances au travers desquels se démultiplient et se construisent les pratiques, les comportements et les manières d'être. Elles donnent la possibilité de restituer le caractère non linéaire des biographies, les transformations des conditions d'existence, des pratiques sociales, des univers de référence et de la subjectivité au fil du temps. En ce sens, on peut mobiliser les techniques longitudinales pour saisir ce qu'il est aujourd'hui convenu d'appeler la production de soi, avec ou contre les approches attentives aux mécanismes de reproduction sociale, en tous les cas dans l'idée d'appréhender ces derniers dans leur complexité. On peut y trouver le moyen de saisir l'effet propre « du temps qui passe », c'est-à-dire des périodisations et temporalités propres à tel ou tel univers.

### Une initiation par les pratiques d'enquête

C'est à ces différentes manières de faire usage des techniques longitudinales que cet ouvrage voudrait constituer une introduction. En partant d'exemples précis d'études conduites dans des domaines aussi différents que la participation électorale, la socialisation enfantine ou l'intégration des populations migrantes, on souhaite d'abord restituer les enjeux pratiques, théoriques et épistémologiques des différentes techniques de type longitudinal, qu'elles relèvent de l'ethnographie, de la statistique sur grands échantillons de population, du traitement de corpus de documents ou d'archives et de tous les cas intermédiaires de production et d'analyse des données. Bien sûr, les domaines abordés et les points techniques traités sont loin d'être exhaustifs. Ils ont ici surtout valeur d'études de cas.

Loin de tout catéchisme méthodologique, on cherchera à montrer les apports et les limites de chacune des techniques présentées, sans valoriser *a priori* tel ou tel type de méthodes. Ainsi, les auteurs des différentes contributions montrent que les données qualitatives et le raisonnement ethnographique, s'ils sont essentiels pour donner du sens aux régularités observées, ne permettent la généralisation que dans certaines conditions. À l'inverse, les analyses statistiques, qui fournissent l'illusion de toucher du doigt la réalité avec des chiffres précis, peuvent rester largement dénuées de sens ou à l'inverse donner lieu à surinterprétations.

Résolument pratique, l'approche proposée pourra suggérer la part d'illusion qu'enferme la démarche longitudinale elle-même, comme ambition de rendre exhaustivement compte du social en train de se faire. On valorisera au contraire les combinaisons de techniques qu'ont mises au point les chercheurs confrontés à différents types de problème théoriques et empiriques, et l'inventivité dont ils ont dû faire preuve pour s'approcher malgré tout de l'idéal d'une approche du social dans toute sa complexité.

Les contributions de la première partie du livre sont davantage consacrées à la manière dont ont été mis au point différents cas d'études longitudinales. Les enjeux théoriques et épistémologiques des enquêtes présentées seront d'ores et déjà évoqués, mais l'origine des recherches et les choix méthodologiques réalisés seront ici privilégiés. La seconde partie est davantage consacrée aux apports heuristiques et à la portée sociale des études longitudinales, sans renoncer à livrer les aspects techniques des enquêtes mobilisées. En complément de ces présentations, dans des encadrés répartis tout au long de l'ouvrage, on fournira également quelques repères essentiels pour saisir les études longitudinales dans leurs dimensions historique, technique ou institutionnelle. On s'arrêtera ainsi sur le cas des enquêtes classiques de Thomas et Znaniecki, de Young et Willmott et de McAdam. On donnera quelques exemples de sources et d'enquêtes, issues notamment de la statistique publique et qui peuvent toujours faire l'objet de nouvelles exploitations. On présentera enfin différentes techniques d'analyse longitudinale et quelques-uns des problèmes classiques que rencontrent ceux qui exploitent les données issues de ce type d'enquête.

Parce qu'intégrant la durée et travaillant les états successifs d'un objet d'étude, les approches longitudinales ont un coût d'entrée relativement élevé. De fait, les enquêtes regroupées dans ce livre ont en commun d'être relativement chronophages et de s'inscrire dans des temps de mise en œuvre qui rappellent la nécessité de pouvoir inscrire les programmes de recherche dans des durées relativement longues. Surtout, la juste appréhension du temps et la lancinante question de l'attrition des échantillons contraignent le chercheur à davantage de réflexivité et l'obligent à multiplier les précautions méthodologiques. La première d'entre elles consiste peut-être à différencier plusieurs manières d'étudier le social dans la durée, chacune offrant des opportunités mais aussi des difficultés spécifiques.

### Trois manières d'étudier le social dans la durée

Dans son chapitre « La dimension temporelle des faits sociaux : l'enquête longitudinale », M. Safi indique qu'il y a trois manières de travailler lorsqu'il s'agit d'étudier le social dans la durée.

La première consiste à poser des questions rétrospectives à des enquêtés. C'est la démarche qu'adopte en partie M.-P. Couto lorsqu'elle réalise des « récits de vie » auprès des Pieds-noirs dont elle étudie l'intégration en métropole ; c'est également la façon de faire des enquêtes « Pratiques culturelles » sur lesquelles se base la contribution de P. Mercklé et S. Octobre. Qu'elle s'appuie sur des

matériaux plutôt « quantitatifs » ou « qualitatifs », cette méthode rétrospective pose le problème de la mémoire des enquêtés, de la reconstitution sélective des événements et de l'« illusion biographique » même si, comme le suggère F. Truong, à force d'entretiens répétés et parfois contradictoires sur une durée suffisante, l'illusion biographique peut, de garde-fou méthodologique, se transformer en une donnée ethnographique. De même, les défaillances de la mémoire ne sont pas nécessairement un « oubli » ou une « reconstitution sélective », mais une erreur *a posteriori* de situation temporelle des événements non oubliés, mais placés dans le temps à une autre date que celle de leur survenue<sup>3</sup>. On sait enfin que l'enquête rétrospective, peut aboutir à n'étudier que les processus « en cours » ou « aboutis », sans pouvoir analyser les déroulements interrompus pour des personnes non interrogées car décédées, ou ayant migré hors du champ (géographique, politique ou social) couvert par l'enquête.

La seconde façon de faire implique de réaliser une enquête prospective. De nombreuses enquêtes rassemblées ici adoptent ce parti pris et récoltent, au fil du temps, des informations sur des individus, pour des périodes allant d'une vie entière (ce que réalise l'Échantillon démographique permanent, qu'utilise également M.-P. Couto) à la durée d'une campagne électorale (recherche d'A. Muxel), ou d'une scolarité post-bac (comme le fait F. Truong en suivant ses anciens lycéens), en passant par des suivis de trois ans (cf. S. Orange qui suit les étudiants de Sections de techniciens supérieurs pendant leurs deux années de formation et celle qui suit), de six ans (P. Mercklé et S. Octobre dans leur dépouillement des enquêtes Pratiques culturelles), voire de vingt ans (les enquêtes « étude longitudinale française sur l'enfance » (ELFE) et Génération 2011 analysées par B. Geay et X. Thierry, T. Pilorin et J.-L. Lanoë). Cette démarche occasionne des difficultés (la première étant de ne pas perdre trop d'enquêtés) et des temps de mise en œuvre particulièrement longs; de fait, elle n'est pas toujours possible à réaliser, suivant les objets et terrains.

La troisième technique implique de réaliser *a posteriori* un recueil de documents administratifs, afin de reconstituer les trajectoires sans interroger les sujets de l'étude. Les suivis évoqués dans cet ouvrage peuvent alors s'étendre considérablement : cinq ans pour le suivi de familles logées à l'hôtel suivies dans leur démarche d'accès à un logement (P.-A. Chauvin), près d'une dizaine d'années pour la reconstitution des parcours scolaires de la 6<sup>e</sup> au bac à partir des dossiers des élèves (J. Cayouette-Remblière), deux décennies dans le cas de reconstitutions de parcours d'électeurs au moyen des fichiers d'émargement (F. Buton, C. Lemerrier et N. Mariot; P. Lehingue et D. Delacourt) et jusqu'à plus de soixante ans pour l'analyse de l'impact des droits de scolarité sur les taux d'inscription à l'Université dans deux provinces canadiennes (P. Doray, N. Bastien et B. Laplante). Ces démarches de reconstitution de trajectoires,

3. AURIAT N., *Les défaillances de la mémoire humaine. Aspects cognitifs des enquêtes rétrospectives*, Paris, Presses universitaires de France, INED, 1996.

également chronophages, sont toutefois hypothéquées par les limites des sources administratives et les possibilités juridiques d'accès.

Loin d'être exclusives les unes des autres, ces trois types de démarches longitudinales sont fréquemment hybridées, certaines études citées se situant à la croisée de ces façons de faire. Dans bien des cas les auteurs sont amenés à transcender la césure canonique quanti/quali. C'est par exemple le cas de certains travaux conduits autour du dispositif ELFE qui combinent une imposante base de données statistiques panéalisée et des entretiens approfondis doublés d'observations ethnographiques auprès de certaines familles. Souvent, la perspective longitudinale retenue contraint les chercheurs à inventer, au fil de leurs enquêtes, des techniques de collecte ou de traitement des données originales. Selon des modalités très différentes, on pourrait ainsi évoquer F. Truong qui transforme, au gré des circonstances, sa « participation observante » en suivi ethnographique longitudinal, P. Doray, N. Bastien et B. Laplante qui ajoutent à un suivi de plusieurs décennies une comparaison entre deux territoires « similaires », M.-P. Couto qui croise les « récits de vie » et l'exploitation de l'EDP ou encore J. Cayouette-Remblière qui rencontre, après avoir saisi leurs dossiers scolaires, certains élèves des cohortes étudiées.

Cette inventivité méthodologique peut conduire fréquemment à des dispositifs de recherche localisés et contextualisés, qui font le pari de tirer profit de l'étude du contexte (spatial ou temporel) pour mieux rendre compte des trajectoires individuelles.

Dans une sorte de dialectique, qui contrairement aux apparences n'est pas contradictoire avec cette démarche, les analyses longitudinales ont par ailleurs bénéficié ces dernières décennies de fortes « avancées technologiques », tant au niveau des données collectées (cf. l'encadré sur l'enrichissement progressif de l'Échantillon Démographique Permanent) que de leurs modes d'exploitation (cf. les encadrés analyse biographique, prosopographie et méthodes d'appariement optimal) et des outils informatiques pour les mettre en œuvre (augmentation des puissances de calculs des serveurs, pour la mesure par exemple, des distances entre les séquences). Sauf à céder à la tentation du positivisme instrumental, E. Lelièvre rappelle utilement que ces raffinements méthodologiques ne sont pas exempts de biais en passant à côté des trajectoires les plus intéressantes (*i. e.* non ou peu linéaires).

### **La collecte de données : d'un idéal inaccessible à l'invention de « ruses »**

Dans l'absolu, tout chercheur en sciences sociales « rêverait » d'interroger à intervalles réguliers une population entière, sans biais de reconstruction, de présentation de soi, de mémoire (ni défaillante, ni sélective)... On sait cet idéal d'exhaustivité et de « pureté » inaccessible et les différents contributeurs de cet

ouvrage « ruse » pour soit s'en rapprocher, soit le reconstruire en retravaillant les données *a posteriori*, soit encore questionner la distance à cet idéal.

### *Se rapprocher de l'idéal d'une population exhaustive*

Les enquêtes de la statistique publique tout comme les enquêtes ethnographiques sont confrontées au fait que des personnes peuvent refuser de participer aux enquêtes ou s'en retirer au fil des étapes dans le cas des études longitudinales. Pour limiter les biais de sélection de la population de départ et l'attrition (déperdition dans le temps des enquêtés), les auteurs de cet ouvrage mobilisent deux stratégies. La première consiste à travailler la communication pour d'une part convaincre un maximum de personnes de participer à l'étude, puis d'autre part, tenter de « fidéliser » les enquêtés. Ce travail de fidélisation nécessite des adaptations – conscientes ou inconscientes – que développent à la fois les concepteurs de l'enquête ELFE, F. Truong et B. Geay dans leurs contributions respectives. Comme le montre ce dernier, ces stratégies entrent cependant en tension avec la nécessité de standardiser la collecte de données, surtout lorsque le recueil se veut (en partie au moins) quantitatif. Or, pour certaines populations très mobiles comme les personnes privées de logement, ces stratégies ne pourraient suffire ; il devient alors nécessaire de se passer des sujets de l'étude pour les étudier à partir de leur dossier. C'est là la seconde stratégie développée par les auteurs de cet ouvrage afin d'étudier une population exhaustive. S'en remettre aux sources administratives fait émerger cependant d'autres obstacles, comme la dépendance à des catégories administratives préconstruites et l'impossibilité de reconstituer finement les conditions (y compris matérielles) de production de ces « données ».

### *Retravailler les données a posteriori*

Dans la plupart des cas, les cohortes sur lesquels travaillent les auteurs ne sont pas représentatives en soi. Soit elles sont construites dans une optique ethnographique et ne prétendent pas à la représentativité (cf. le procès instruit dès sa parution à l'étude sur *Le paysan polonais*), soit elles sont construites dans une démarche quantitative et la quête de la représentativité est alors permanente. Les concepteurs des enquêtes quantitatives cherchent donc à redresser leurs données afin de reconstituer cette représentativité. Nombre d'articles de cet ouvrage fourmillent de notations sur la question de la représentativité des échantillons suivis, sur leurs biais de sélection et sur les principes de constitution des cohortes.

À cette question classique propre à toutes les enquêtes s'attachant à analyser une partie pour en inférer les propriétés du tout s'ajoute, dans le cas du longitudinal, le phénomène *d'attrition*, soit la déperdition des enquêtés au fil du temps. Ce biais spécifique concentre généralement les efforts des statisticiens, mais ne doit pas faire oublier les biais au moment du recrutement. Par exemple, dans ELFE comme dans Génération 2011, la moitié des enquêtés potentiels a accepté de participer à l'étude, ce qui est à la fois une performance d'enquête lorsque l'on

pense qu'il s'agissait de s'engager, au lendemain de la naissance de son enfant, dans une étude présentée comme pouvant durer 20 ans, mais trop peu si l'on prétend représenter la population française dans toute sa diversité. En fait, ces biais ne sont réellement problématiques que s'ils déforment la structure de la population en lien avec des variables d'intérêt de l'enquête, ce qu'il n'est pas toujours possible de savoir *ex ante*. En effet, le problème n'est pas tant qu'une partie des enquêtés potentiels refuse de participer (ou cesse de participer) aux études, mais plutôt que cette partie constitue une frange particulière de la population, nullement comparable aux participants. Le refus de jouer le jeu de l'enquête ne se distribue pas socialement de manière aléatoire. En ce sens, nombre de contributeurs de cet ouvrage rappelle que l'attrition concerne surtout les catégories populaires, plus mobiles, plus précaires, plus susceptibles de se montrer réfractaires aux enquêtes et dont les modes de gestion du temps conduisent à plus de « rendez-vous manqués ». A. Muxel voit ainsi les individus les moins intéressés par la politique cesser plus rapidement de répondre aux vagues d'enquêtes alors que l'étude porte sur cette question même. Dans certains cas, comme pour étudier les populations privées de logements à l'instar de P.-A. Chauvin, il en devient impossible d'imaginer un suivi prospectif de la population.

Pour éviter que l'échantillon ne soit trop biaisé par rapport à la population de départ, un travail sur les erreurs de mesure et sur des pondérations est généralement conduit. Il nous faut rappeler que ces corrections et pondérations s'appuient toujours sur des hypothèses qui, lorsqu'elles sont mises à l'épreuve comme le font P. Mercklé et S. Octobre, peuvent être absurdes et/ou sont susceptibles de modifier en profondeur les données. Par exemple, les pondérations supposées corriger l'attrition s'appuient sur ce que P. Mercklé et S. Octobre nomment la « méthode de l'individu ressemblant ». En d'autres termes, à un ouvrier qui cesse de répondre, on impute les réponses d'un autre ouvrier qui, lui, a répondu. Or une interrogation demeure. Le second ouvrier a-t-il des caractéristiques (inobservables) qui le distinguent du premier, expliquent qu'il ait répondu et sont susceptibles d'influer sur ses réponses ? Ainsi, s'il faut saluer tous les progrès techniques qui améliorent les calculs de pondération, il faut rappeler le risque de céder à l'illusion que l'on touche du doigt une réalité que l'on n'a pas enquêtée.

Dans certains cas, l'obstacle méthodologique peut être transformé en information. Dans l'enquête de M.-P. Couto, l'attrition n'est pas appréhendée comme un biais mais apparaît au contraire comme un élément de démonstration. En effet, profitant du fait qu'elle s'appuie sur les données d'une enquête obligatoire (l'EDP, issu des recensements de la population), elle peut interpréter l'attrition différentielle entre les Pieds noirs d'une part, les immigrés d'autre part et les métropolitains enfin comme des risques inégaux de quitter le territoire français. Le fait que l'attrition de la population Pied-noir se situe entre les deux populations de référence devient à la fois un signe que leur intégration en France n'est pas si réussie que l'on l'entend et une raison pour laquelle la représentation de cette intégration réussie a pu s'imposer. Plus généralement, il est possible « de considérer l'attrition, non nécessairement comme une faiblesse de l'enquête,



mais potentiellement, quand l'enquête est de qualité, comme fournissant une indication sur les profils des migrants qui provoquent l'attrition<sup>4</sup> ».

### *Questionner la distance à l'idéal*

La distance à l'idéal que serait le suivi dans le temps et sans biais d'une population entière peut être, comme on vient de le voir, questionnée puis intégrée dans les résultats. Problématisée, cette distance peut à son tour devenir le support de nouvelles problématiques. P. Mercklé et S. Octobre observent que « seuls 25 % des enfants ne font aucune réponse incohérente à propos de leurs sorties », ce qui les conduit à mieux comprendre les transformations du rapport des enfants devenus adolescents aux pratiques culturelles interrogées. B. Geay analyse les stratégies de présentation de soi des enquêtés et mobilise leur niveau d'investissement dans l'enquête comme une donnée qualitative. F. Truong, pour sa part, fait des pertes et retrouvailles qui jalonnent son enquête des éléments nécessaires pour l'étude qualitative des trajectoires étudiantes en Seine-Saint-Denis.

### **L'analyse des données longitudinales : sur trois problèmes spécifiques**

Nous avons évoqué, jusqu'à présent, les problèmes liés à *la constitution* de données longitudinales. Or, l'étude des trajectoires implique également des problèmes spécifiques lorsque vient le temps de *l'analyse*. Nous évoquerons ici tour à tour le problème du changement simultané de plusieurs variables au fil du temps puis la question de la délimitation des séquences et enfin les risques de reconstruction finaliste au moment de l'analyse.

### *Quand tout change en même temps...*

Un problème transversal à une grande partie des contributions rassemblées ici concerne le changement de plusieurs variables au fil du temps, et donc la rareté de paramètres fixes sur lesquels on pourrait se caler. P. Doray, N. Bastien et B. Laplante s'y confrontent : comment étudier l'effet de l'augmentation des frais de scolarité sur les taux de fréquentation de l'université si par ailleurs s'observe un mouvement général d'expansion scolaire et que l'on doit contrôler une bonne demi-douzaine de variables (mouvements migratoires, transformation de la structure sociale et des groupes sociolinguistiques...)? Pour ce faire, ils mobilisent la méthode de l'analyse biographique (cf. encadré), technique statistique permettant, sur des séries de données, d'étudier des variables indépendantes dont la valeur varie au fil du temps. Mais d'autres auteurs ne disposent pas de données suffisamment larges pour appliquer ce modèle statistique et en viennent souvent à étudier des trajectoires en fonction de variables qui, elles, resteraient stables dans le temps. Ainsi F. Buton, C. Lemercier et N. Mariot étudient des maisonnées

4. RICHARD J.-L., « Les enquêtes quantitatives sur les migrations : spécificités et enjeux », *Migrations société*, vol. 29, n° 167, janvier-mars 2017, p. 123-132.

électorales en fonction de leur composition (des parents avec leurs enfants qui votent, des couples sans enfant faisant partie du corps électoral, des personnes seules, etc.). Or, des couples peuvent avoir un enfant qui devient majeur au fil de la période étudiée, des personnes seules peuvent se mettre en couple, etc. Dans une seconde partie de l'article, les auteurs analysent alors précisément le changement du statut de « simples couples » à celui de « parents d'électeurs ».

Plus structurellement, la part des mobilisations et découragements au principe supposé des inégalités de progression scolaire au collège étudiée par J. Cayouette-Remblière doit sûrement compter avec une modification très progressive de la signification de l'échec scolaire, notamment dans les familles modestes.

### *Le début et la fin des trajectoires*

Dans le recueil de données mais plus encore dans l'analyse se pose la question de la délimitation des séquences analysées. À l'exception des enquêtes pensées à partir de la naissance, toutes les études ici citées ont un début et une fin posée « arbitrairement » (c'est-à-dire en fonction des possibilités offertes par l'enquête) par rapport à la vie des individus qu'il s'agit d'étudier. Aussi nécessaire soit-elle pour mener des analyses longitudinales, cette « troncature » des trajectoires doit cependant être abordée avec réflexivité : déterminer quand une biographie commence à être dans le champ d'enquête n'a pas toujours de sens. Ainsi, décider qu'on étudie les trajectoires de personnes à partir du moment où elles vivent en couple, ou encore à partir du moment où elles vivent en France, peut constituer l'ambition de faire démarrer à une date précise quelque chose pour lequel il n'y a pas de date précise. La question se pose par exemple pour les séquences de vote. Bornées par des élections (les mêmes pour tous, le même jour), certaines séquences incluent des débuts de trajectoires de votes (les primo votants), d'autres la fin, d'autres rien de tout cela. Toujours sur les mêmes données se pose la question de la réduction de chaque vote à un élément (participation *versus* abstention) mis en succession ; mais cela a-t-il un sens (et le même pour tous) que de faire se succéder des votes de tous types : les résultats auraient-ils été différents en faisant se succéder uniquement les élections d'un seul type (les présidentielles, les municipales, etc.) ? Il est difficile de trancher et poser ainsi la question interroge à la fois la contraction du temps chronologique induite par la construction de ce type de séquences mais aussi la difficulté à sélectionner, dans la réalité sociale, tous les éléments pertinents à inclure dans les séquences.

### *Le risque de reconstruction finaliste*

L'un des intérêts des perspectives longitudinales réside dans la possibilité de questionner ce que les spécialistes de politiques publiques appellent un peu pompeusement la « *path dependancy* » (dépendance au sentier initial). Ainsi de l'importance décisive de la valeur scolaire initiale dans la carrière scolaire des collégien·nes ou de la participation au scrutin présidentiel dans les trajectoires

de participation des électeurs. Pour autant, S. Orange insiste avec raison sur les limites d'un certain usage du longitudinal qui, aplatissant le temps, reconstruirait les trajectoires uniquement en fonction de ce que nous pouvons, *ex post*, savoir de leur point d'arrivée. La prise de conscience de ce finalisme insidieux (qui serait le pendant, pour le chercheur, de l'illusion biographique qui saisit souvent les enquêtés) plaide à la fois pour une combinaison des méthodes et des outils (propres à brouiller l'apparente univocité du point d'arrivée) mais aussi pour une étude privilégiée des trajectoires non linéaires (celles qui préviennent le mieux le risque de finalisme) et la mise à l'épreuve de leur statut d'exception censée confirmer les règles.

## Des façons quantitatives et qualitatives d'aborder le longitudinal? Retour sur une dichotomie

D'aucuns pourraient considérer que le travail sur les erreurs de mesure et le calcul des pondérations intéressent exclusivement les enquêtes quantitatives, alors que la réflexivité sur les conditions de production et sur les incohérences au fil du temps se situent du côté des enquêtes qualitatives. Or, les enquêtes regroupées dans ce livre rappellent, s'il le fallait, que la coupure entre ces deux familles de méthodes n'est pas si nette. Deux points méritent d'être évoqués ici.

D'abord, les mêmes difficultés (problèmes de mémorisation et/ou d'« illusion biographique ») se posent à toutes les enquêtes qui, par questionnaires ou entretiens, interrogent directement les individus<sup>5</sup>. Si ce point n'est d'ailleurs pas spécifique aux études longitudinales (comme le rappellent P. Mercklé et S. Octobre, presque toutes les questions sont rétrospectives), il y est nécessairement exacerbé.

Ensuite, s'il est d'usage de renvoyer la réflexivité du côté des études qualitatives, toutes les contributions qui s'appuient sur les bases de données quantitatives intègrent ici une réflexion approfondie sur les conditions de production des résultats ainsi que sur les cohérences et incohérences qui en découlent (voir par exemple, la minutieuse construction d'un modèle statistique dans l'article de P. Doray, N. Bastien et B. Laplante, ou les réflexions de F. Buton, C. Lemerrier N. Mariot sur les risques d'indifférenciation des scrutins sur lesquels repose leur suivi longitudinal des itinéraires de participation des maisonnées).

En ce sens, les interrogations de F. Truong sur les prédictions plus ou moins conscientes qu'il avait formulées s'agissant de ses anciens élèves au regard de leur devenir effectif et celles de P. Mercklé et S. Octobre, qui démontrent les logiques de réponses « contradictoires » aux questionnaires que l'on ne saurait saisir en transversal, démontrent à la fois la plus value propre des analyses longitudinales mais aussi l'effort de distanciation qu'elles nécessitent.

5. Quant aux dispositifs de reconstruction de trajectoires à partir de dossiers administratifs, ils ont déjà été définis comme relevant d'une « statistique ethnographique », articulant à la fois raisonnement par cas et calculs standardisés, raisonnement inductif et standardisation des données, travail sur les variables et prise en compte des trajectoires individuelles. Cf. CAYOUILLE-REMBLIÈRE J., « Reconstituer une cohorte d'élèves à partir de dossiers scolaires. La construction d'une statistique ethnographique », *Gemèses*, n° 85, 2011, p. 115-133.

On pourrait, en conclusion, soutenir que les analyses longitudinales obligent sans doute à plus de réflexivité, parce qu'elles doivent doublement composer avec la durée : durée des processus qu'on interroge (c'est leur objet même) mais également durée de l'enquête elle-même qui peut conduire l'enquêteur à modifier ses problématiques et l'enquêté à vivre autrement la relation d'enquête.